



Le Cambodge de 1945 à nos jours

Philippe Richer



SciencesPo.
Les Presses

Extrait de la publication

Le Cambodge de 1945 à nos jours

Le Cambodge de 1945 à nos jours

Philippe Richer

2^e édition augmentée et actualisée

Catalogage Électre-Bibliographie (avec le concours de la Bibliothèque de Sciences Po)
Le Cambodge de 1945 à nos jours / Philippe Richer. 2^e édition augmentée et actualisée. –
Paris : Presses de Sciences Po, 2009.

ISBN 978-2-7246-1118-2

RAMEAU :

- Cambodge : 20^e siècle

- Cambodge : Politique et gouvernement : 20^e siècle

DEWEY :

- 959.1 : Asie du Sud-Est – Péninsule indochinoise, Vietnam, Cambodge, Laos

- 320.7 – 597 : Conjoncture et conditions politiques – Vietnam, Cambodge, Laos

Public concerné : Public motivé. Niveau universitaire.

Photographie de couverture :

Portraits de Norodom Sihanouk lors de l'installation
du Conseil national suprême à Phnom Penh en janvier 2001.

© AVENTURIER PATRICK / Gamma / Eyedea Presse

La loi de 1957 sur la propriété intellectuelle interdit expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit (seule la photocopie à usage privé du copiste est autorisée).

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, du présent ouvrage est interdite sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris).

La première édition de cet ouvrage est parue en 2001, sous le titre *Le Cambodge. Une tragédie de notre temps*.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	9
Cartes	13

I - UNE TRAGÉDIE DE NOTRE TEMPS

<i>Chapitre 1 /</i> LES KHMERS ROUGES	19
Genèse d'une tragédie. Les passagers du <i>SS Jamaïque</i>	19
La conquête du pouvoir. Naissance de l'Angkar	31
L'exercice du pouvoir (1975-1979). Deux citations	40
Autopsie d'un régime : qu'est-ce que le régime khmer rouge?	49
<i>Chapitre 2 /</i> L'INTERNATIONALISME À RUDE ÉPREUVE	53
L'héritage	53
Genève (1954) : une paix qui divise	55
Prémices d'une rupture (1960-1973)	59
Veillées d'armes	62
Raids meurtriers	64
Guerre éclair	67
L'engrenage des alliances	68
Une occupation de dix années	73
<i>Chapitre 3 /</i> UN MARATHON DIPLOMATIQUE	79
L'Asean ouvre le jeu	79
Arrêt de jeu	81
Sihanouk reprend la balle	84
La partie se joue en Indonésie	87
Les Cinq mènent le jeu	90
Fin de partie	93
<i>Chapitre 4 /</i> LE DERNIER ACTE DE LA TRAGÉDIE ?	97
Mission (presque) accomplie	97
Que faire des Khmers rouges ?	98
Luttes pour le pouvoir	100
Manœuvres électorales	102
Hun Sen, maître du jeu ?	106
Qui jugera qui ?	109

II - UNE LENTE RENAISSANCE

<i>Chapitre 5 /</i>	UNE SCÈNE POLITIQUE AGITÉE	119
	Les municipales du 3 février 2002	119
	Les législatives du 27 juillet 2003	121
	Haro sur l'opposant	124
	La « retraite » du roi	125
	Un nouveau Sénat (janvier 2006)	126
	Une fin programmée	127
	Deux élections, deux succès	128
<i>Chapitre 6 /</i>	LA SAGA DU TRIBUNAL INTERNATIONAL	131
	Premiers procès	133
<i>Chapitre 7 /</i>	LES SEPT PLAIES DU ROYAUME	137
	La déforestation	137
	La spoliation des terres	139
	La braderie des biens publics	142
	Une main-d'œuvre exploitée	143
	Un tissu social déchiré	145
	Les mines	147
	La corruption	148
<i>Chapitre 8 /</i>	LE CAMBODGE DANS LE MONDE	151
	Le Cambodge et l'Asie du Sud-Est	151
	Le Cambodge et les puissances asiatiques	156
	Au-delà de l'Asie	162
<i>Chapitre 9 /</i>	UNE LENTE CONVALESCENCE	169
	La mesure des chiffres	169
	Un bilan social	170
	Quelles ressources ?	171
	Des investissements	175
	Quel avenir ?	176

ANNEXES	179
Norodom Sihanouk, une vie pour le Cambodge	179
Biographies de dignitaires khmers rouges	186
Conférence de Paris sur le Cambodge	196
Chronologie	207
Données démographiques	209
Liste des sigles	210
INDEX DES NOMS	211

Avant-propos

Le Cambodge n'a échappé à aucune des convulsions de notre temps, le temps de l'après-guerre : celui du triomphe et de l'échec du communisme, de la décolonisation, de la naissance et du déclin du tiers-mondisme, de la guerre froide et de la fin de la confrontation Est-Ouest, de la rivalité entre les deux Grands du camp « socialiste », Chine et URSS, et des deux guerres d'Indochine, la française (1946-1954) et l'américaine (1961-1973).

Plutôt que de suivre la chronologie des événements, on s'est proposé, en s'appuyant sur le remarquable *The Tragedy of Cambodian History, Politics, War and Revolution since 1945* de David P. Chandler, d'éclairer tour à tour différentes facettes du drame. Avec le risque, accepté, de répétitions et d'omissions. Et comme le présent est, le plus souvent, illisible sans recours au passé, plusieurs chapitres du présent ouvrage débute par un bref retour en arrière sur un autre temps : celui des colonies.

Oui mais, pourquoi et comment cette tragédie ?

La décolonisation du Cambodge s'était effectuée en 1953 sans qu'une goutte de sang soit versée. La guerre française d'Indochine (1946-1954) avait, en effet, poussé Paris à reconnaître la pleine souveraineté du royaume sans trop ergoter. Cependant, des Khmers dits issarak (libres) qui avaient, depuis les premières années 1940, choisi d'arracher l'indépendance par les armes, ne se contentèrent pas de la situation acquise essentiellement par les efforts du roi Sihanouk. Ils se fixèrent comme objectif de venir à bout du régime qu'ils jugeaient absolument féodal. Quelques anciens étudiants khmers revenus de Paris – parmi lesquels le futur Pol Pot qui s'appelle encore Saloth Sar – et quelques jeunes Cambodgiens, déjà membres du Parti communiste indochinois (PCI), se sont fixé le même objectif. Si tout ce monde de « rebelles » s'efforce de conquérir le pouvoir, le prince Sihanouk se révèle, pendant de longues années, le plus fort au jeu du chat et de la souris.

Cependant, à compter de 1967, les difficultés de vie des paysans, l'autoritarisme du régime, l'extension des combats au Sud-Vietnam décident (ou obligent) les principaux opposants à prendre la brousse, les uns après les autres. Déjà la guerre américaine du Vietnam (1961-1973) a débordé sur le royaume : d'un côté s'aggravent les bombardements de l'US Air Force, qui poussent bien des Cambodgiens dans les bras des Khmers rouges ; de l'autre s'amplifie la présence des Vietcongs dans leurs « sanctuaires » du Cambodge.

L'Histoire ne se fait pas avec des « si ». Cependant, comme l'affirmait Fernand Braudel, c'est de la sorte qu'on peut la mettre à l'épreuve de l'expérimentation d'un changement des données initiales. Ainsi, si le roi Sihanouk, désabusé et exaspéré, n'avait pas, dans une de ces démarches surprises dont il était coutumier, décidé de se démettre de ses fonctions de chef de l'État, et bien davantage si, en mars 1970, au lieu de s'attarder en France, il avait rejoint sans délai Phnom Penh, pour parer au mauvais coup qui se préparait contre lui, n'aurait-il pas conservé sa place éminente dans un jeu dont il détenait des cartes majeures ? (Et si, comme on l'a dit, son retard n'était dû qu'à la consultation d'un astrologue !)

Déchu, exilé à Pékin, le roi n'en peut mais ; les républicains guère plus dans leur face-à-face avec une guérilla qu'ils ne réussissent pas à contrôler. Et le « 17 avril glorieux » (1975), les Khmers rouges entrent à Phnom Penh et imposent au peuple cambodgien un calvaire strictement inimaginable dont le monde entier (ou presque) ignore longtemps la violence et l'absurdité criminelle (chapitre 1).

Tout au long de leur conquête du pouvoir, ces tueurs, qui règnent maintenant sur tout le royaume, avaient reçu un appui des communistes vietnamiens, du moins aussi longtemps que ces derniers s'étaient opposés aux Américains. Appui certes, mais à épisode. Ni la fraternité d'armes contre des ennemis communs (la France puis les États-Unis) ni une idéologie soi-disant partagée n'avaient, en effet, empêché le réveil de la vieille querelle qui, au cours des siècles et par intermittence, a opposé les Khmers aux Vietnamiens. Victorieux à Phnom Penh, Pol Pot et ses sbires n'hésitent pas à se heurter violemment à ces voisins détestés qui, excédés et grisés de leur victoire contre les Américains, décident, en 1979, de pénétrer au Cambodge en se posant en libérateurs du régime khmer rouge... tout en l'occupant (chapitre 2).

L'occupation du Cambodge n'est pas la fin du régime khmer rouge. Elle transforme le royaume en champ de bataille de la guerre froide et, encore davantage, de la querelle sino-soviétique. L'épuisement des combattants et la décision de leurs « parrains » d'éteindre ce foyer qui gêne la détente ouvrent, à l'issue d'interminables négociations, la porte à une intervention massive des Nations unies en 1991 (chapitre 3).

Cette intervention n'atteint pas d'emblée tous ses objectifs. Pour s'imposer, la paix doit encore attendre que les dirigeants khmers rouges se rallient au nouveau pouvoir, et que, après avoir été condamné par les siens, Pol Pot le tyran meure... Enfin revenue, la paix est souvent encore ébranlée par les rivalités d'ennemis d'hier, associés aujourd'hui à

la conduite des affaires. Royalistes et anciens Khmers rouges (dont ceux hissés au premier rang par les armes des Vietnamiens !) n'hésitent pas, en effet, à employer toutes sortes de manœuvres, y compris le recours aux armes pour éliminer leurs partenaires-adversaires (chapitre 4).

Tout au long de cette deuxième moitié du xx^e siècle, quand le Cambodge n'est que malheur, sang et pleurs, deux figures dominant son histoire : un temps, ce fut Pol Pot, pseudo Frère Numéro 1 et sinistre bourreau, et, toujours, le prince Sihanouk, presque toujours roi depuis 1941 et rarement absent du premier rôle. Surprenant par ses initiatives, dont l'Occident ne saisit pas toujours la « logique », Norodom Sihanouk réussit tant bien que mal à recoller les morceaux d'un État qui aurait pu vivre en paix si... (voir la biographie du roi Sihanouk à la fin de l'ouvrage).

Aujourd'hui, le Cambodge ne renaît que difficilement à la vie (chapitre 9). Sa réintégration dans le concert des nations du Sud-Est asiatique est chose faite. Toutefois, c'est plutôt vers l'aide des grandes puissances asiatiques et occidentales qu'il se tourne pour survivre (chapitre 8).

2009. Trente ans après la chute du régime khmer rouge c'est un fait : le Cambodge ne fait plus la Une de la presse. La discrétion qui l'entoure s'explique par l'établissement rapide par Phom Penh de relations paisibles avec ses voisins et par le caractère ouvert mais pacifique du jeu d'influence auxquels se livrent les puissances extérieures, notamment le Japon, la Chine, les États-Unis et l'Australie.

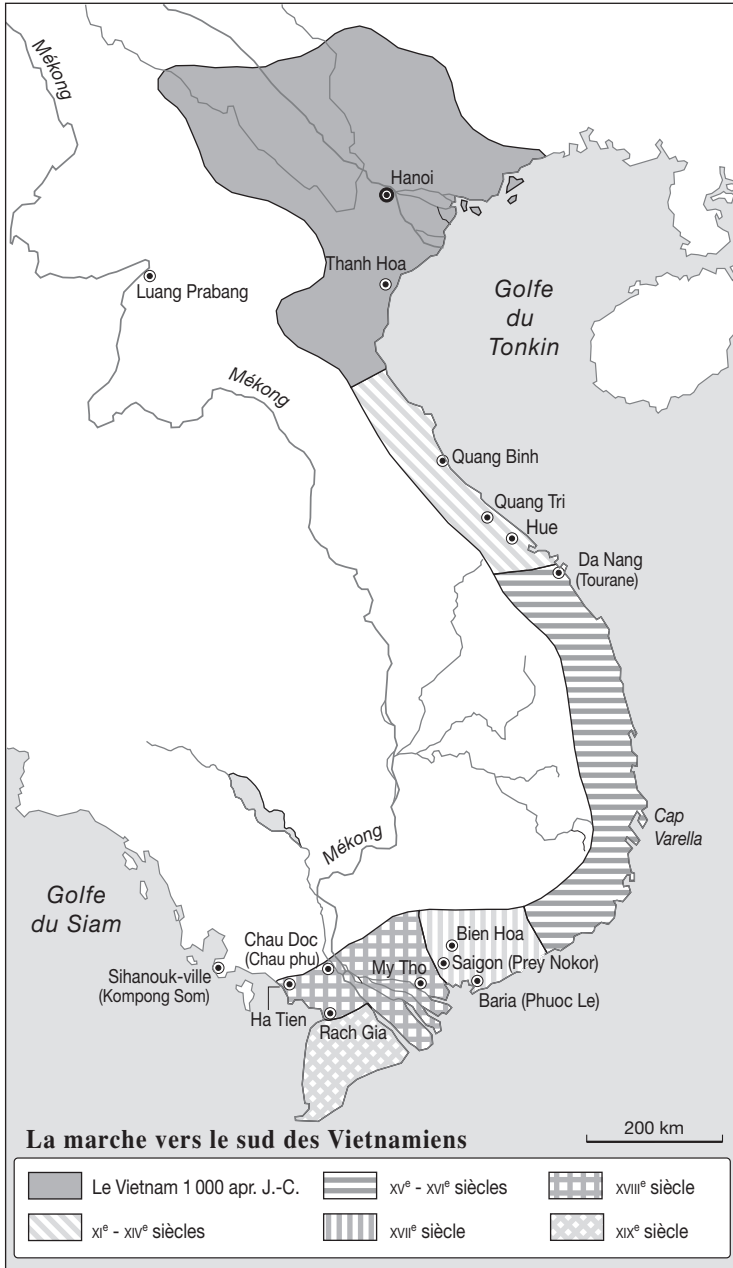
Toutefois, à présent, l'attention s'est tournée à nouveau vers le Cambodge avec l'ouverture, toujours repoussée, du procès de Douch, l'un des grands criminels du régime khmer rouge, celui qui fut directement responsable de la torture et de la mort d'environ 16 000 de ces concitoyens dans le tristement célèbre Tuol Sleng (S 21). Ces années ont sans doute été nécessaires pour juger dans la sérénité, la violence des passions apaisée, cependant elles n'ont pas permis d'oublier ni d'accorder un impossible pardon.

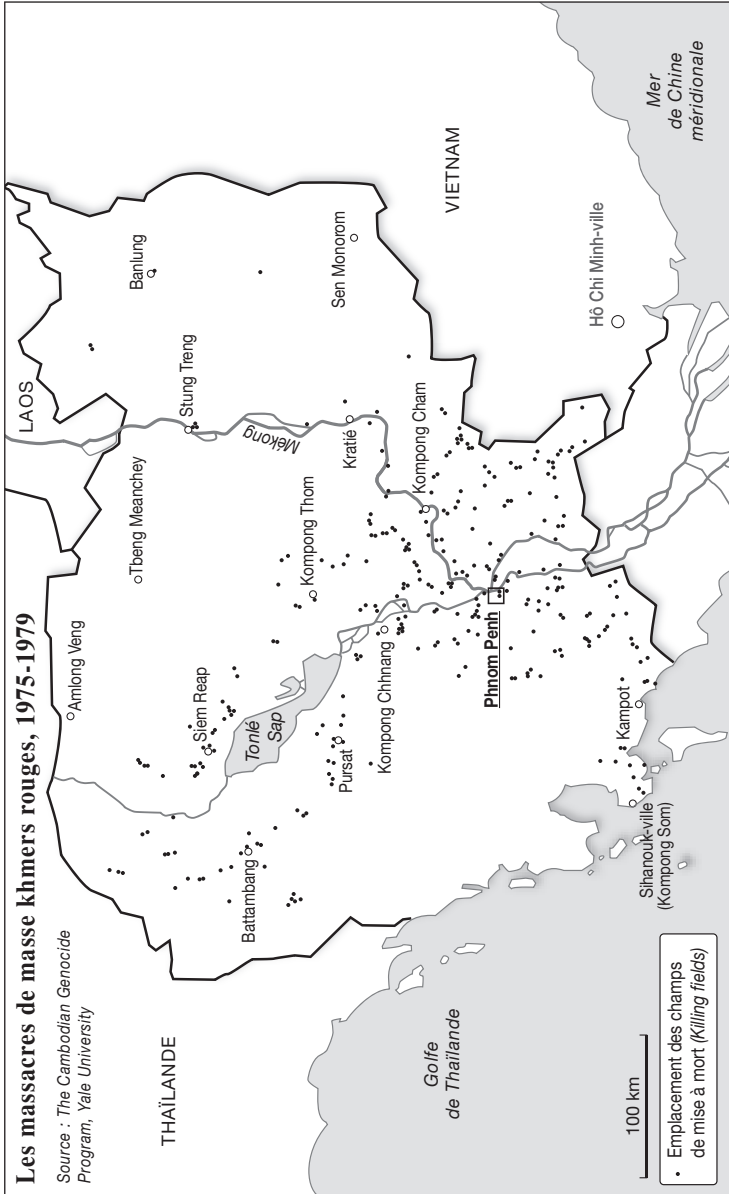
Une vingtaine d'années après les accords de Paris (1991), une voie est ouverte à la reconstruction du royaume détruit, appauvri, déstructuré et un bilan peut être tenté. Pas aussi positif que l'aide, massive et continue, venue des États et d'une myriade d'ONG laisserait espérer ! Certes, un pouvoir démocratique, à certains égards, a été mis en place (élections régulièrement tenues), sans échapper à la montée d'un homme fort et l'omniprésence de dirigeants largement corrompus. Un développement économique non négligeable est en cours mais une exploitation forcenée l'accompagne – et largement illégale – de richesses patrimoniales (forêt et demain peut-être le pétrole) et d'appropriations des terres par les puissants.

Le Cambodge connaît un sort partagé par d'autres pays en développement, sans être le plus mal noté d'entre eux. Alors à quoi pourrait ressembler l'avenir du royaume? Pour l'immédiat, la crise qui frappe la seule industrie naissante, le textile, n'a pas mis à mal le tourisme, une abondante source de revenus, les splendeurs d'Angkor Vat ne cessent de fasciner. Aussi tout va sans trop de heurts et lentement. Comment pourrait-il en être autrement dans un pays dont ceux qui aujourd'hui pourraient tenir les rênes ont été brutalement éliminés durant la tempête meurtrière qui a sévi de 1976 à 1979? Le temps seul peut dissiper les nuages.

Lire cet ouvrage fait courir le risque de prendre la partie visible de l'iceberg pour le tout du Cambodge. Suivre des dirigeants à faible teneur démocratique, des délégations annonciatrices d'aide et de coopération, des touristes extasiés par leur découverte d'Angkor... Rencontrer, au coin de la rue, des chefs « historiques » (et quelle histoire!) côtoyant leurs ex-terrorisés, est-ce comprendre le Cambodge d'aujourd'hui? Non. Le Cambodge vit au rythme d'une tragédie, celle du temps des larmes des survivants angoissés par l'errance des âmes sans sépulture, larmes des orphelins de la guerre civile et du sida, larmes des mutilés des combats et des mines, larmes des paysans privés de leurs terres, larmes de l'ineffaçable pauvreté du « petit peuple », des villes et des campagnes. Larmes invisibles d'un Cambodge qui pleure.







I - UNE TRAGÉDIE DE NOTRE TEMPS

Chapitre 1 / LES KHMERS ROUGES

Genèse d'une tragédie Les passagers du *SS Jamaïque*

Fin 1949, à la veille de la proclamation de la République populaire de Chine (1^{er} octobre 1949), débarquent à Marseille du *SS Jamaïque*, en provenance de Saïgon, une vingtaine de jeunes étudiants cambodgiens. Parmi eux, Saloth Sar, alias Pol Pot, le futur Frère Numéro 1 des Khmers rouges. L'année suivante, et toujours du *SS Jamaïque*, débarquent Ieng Sary, un Khmer kraum du Sud-Vietnam, lié d'amitié avec Saloth Sar depuis 1947, et Rath Samœun. Tous rejoignent une centaine d'étudiants khmers, chez qui les aspirations nationalistes sont très fortes. Le roi Sihanouk en mesure la virulence lorsqu'il accorde audience, à l'hôtel Crillon, à des étudiants qui lui reprochent violemment d'avoir signé le traité franco-cambodgien du 9 novembre 1949¹.

Si la plupart des jeunes Khmers (ils seront environ 200 étudiants vers 1955-1956) rentreront au pays sans faire parler d'eux, outre ceux déjà cités, deviendront célèbres et tristement : Khieu Samphân, Thiounn Prasith, Mey Man, Mey Phat et les sœurs Khieu Ponnary et Khieu Thirith. Et d'autres encore : Touch Phœun, Hou Youn, Yun Sœurn, Hu Nim et Sien An qui, eux, seront victimes des purges du PCK (Parti communiste khmer).

À bord du *SS Jamaïque*, puis à Paris, des amitiés se sont nouées. Qui vont durer. Plusieurs étudiants s'étaient déjà rencontrés au lycée Sisovath, pépinière nationaliste, au cours de leurs études secondaires et avaient déjà eu des activités politiques. Ainsi Saloth Sar avait travaillé pour les démocrates dès 1947. Et Ieng Sary avait dirigé un groupe d'étudiants : « Libération du Cambodge. » Ce dernier comptait parmi les organisateurs d'une grève en faveur de l'indépendance, lancée après le départ de Saloth Sar pour la France ; grève sans résultat, mais qui « l'a poussé au cœur de la mêlée politique ».

Au cours de leurs séjours en France, qui coïncident avec la guerre froide, l'horizon des étudiants khmers s'élargit sous l'effet des événements : guerre d'Indochine, guerre de Corée, croissance de l'anticolonialisme,

1. Par ce traité, le Cambodge, reconnu par la France comme État indépendant, obtient les premières prérogatives d'une souveraineté non plus seulement interne mais internationale.

et prise de conscience tiers-mondiste. En France, ils découvrent le Parti communiste français (PCF) au faite de sa puissance, et seul parti à s'opposer à la « sale guerre » d'Indochine. Le PCF, porte-parole de l'anti-américanisme, attire des intellectuels de renom. Ces années sont celles de l'apothéose de Staline, le « Petit Père des Peuples ».

Un tel environnement favorise l'apprentissage du marxisme-léninisme par les jeunes nationalistes khmers dont beaucoup se sentent proches du Parti démocrate du prince Youthevong et sont partisans du retour au Cambodge de Son Ngoc Thanh, exilé en France pour avoir accepté, en mars 1945, l'indépendance des mains des Japonais. Ieng Sary et Rath Samœun animent un cercle marxiste-léniniste que fréquente Thiounn Mounn, l'un des quatre frères Thiounn, qui sera le premier Cambodgien à être reçu à Polytechnique. C'est ensuite le « Groupe des langues », une organisation mise sur pied en 1949 pour les ouvriers et les étudiants étrangers par le PCF ; les Cambodgiens y forment un sous-groupe avec les Laotiens et les Vietnamiens. Y assistent Sien An, Yun Sœurn, Mey Man, Chi Kim An, Touch Phœun, presque tous membres du PCF. Ils lisent et commentent les grands auteurs : *De l'impérialisme* (Lénine), *La question des nationalités* (Staline), le *Manifeste communiste* ainsi que l'Abrégé de l'*Histoire du Parti communiste bolchevique de l'URSS*. À coup sûr, on trouve au sous-groupe matière à nourrir nationalisme et radicalisme des étudiants khmers. Ieng Sary et Saloth Sar vont adhérer au PCF. En majorité, le noyau dirigeant du mouvement khmer rouge aura fait des études universitaires, et plusieurs seront docteurs en droit ou en sciences économiques.

D'autres expériences, d'autres rencontres ont eu lieu. La première est celle d'un communisme national. Saloth Sar, que ses études à Paris n'accaparent pas outre mesure, passe, en effet, avec dix-sept autres Cambodgiens, un mois sur un chantier en Yougoslavie, pendant l'été 1950. Il y observe la collectivisation de l'agriculture, le volontarisme en politique, la mobilisation des masses et... la capacité de résistance aux diktats du Grand Frère soviétique. La rupture de Tito avec l'URSS est récente. Deuxième expérience internationaliste : le « Festival de la Jeunesse » à Berlin (juillet 1951) auquel participent Thiounn Mounn et son frère Thiounn Prasith, Sien An, Hou Youn, et Ieng Sary². Ils y rencontrent la délégation du Vietminh et des Cambodgiens qui participent,

2. Saloth Sar n'ira pas à ce festival, sans doute parce qu'il était allé précédemment en Yougoslavie. Cf. David P. Chandler, *Pol Pot, Frère Numéro 1*, Paris, Plon, 1983, note 16, p. 293.

en Indochine, aux combats contre les Français. Ils apprennent à cette occasion l'existence du Parti révolutionnaire du peuple khmer (PRPK) (récemment créé). Dès lors, ils s'interrogent : faut-il rentrer au Cambodge pour prendre part à la lutte armée ou pour suivre le Parti démocrate dans sa lutte ouverte contre Sihanouk ? La libération ne doit-elle pas être arrachée indépendamment des communistes vietnamiens ?

La discussion est vive. Elle prend une tournure nouvelle lorsque, refusant de s'en tenir au rôle de monarque constitutionnel, Sihanouk dissout, le 15 juin 1952, le gouvernement que dirige Huy Kantoul, un des leaders du Parti démocrate. Dénoncé par les opposants comme un coup d'État, ce geste pousse plusieurs « Jamaïcains » à adhérer au PCF. À la même époque, cinq étudiants se voient retirer leurs bourses d'études. Comme Saloth Sar, dont la sienne est supprimée en 1952, pour agitation et échec scolaire, et qui, fin décembre, réembarque sur le *SS Jamaïque* pour Saïgon, après avoir épousé Khieu Ponnary. My Phat et Son Sann suivent à la mi-1953. Restés en France, Ieng Sary et Khieu Thirith, devenue sa femme, abandonnent leurs études, recrutent pour le « Cercle marxiste » et fréquentent les festivals communistes.

Écrits de France

Quelques textes, dus aux plumes de Saloth Sar, de Hou Youn et de Khieu Samphân, au cours de leur séjour à Paris, reflètent des idées sans doute partagées à l'époque par nombre de leurs camarades khmers.

Ainsi le coup d'État est vivement contesté par l'auteur d'un article que publie, en 1952, l'étudiant cambodgien (Khemarat Niset) sous la signature de Khmer Daom, alias... Saloth Sar, qui pose la question : « Qu'est-ce que la monarchie ? » Et répond : « L'ennemie du peuple exploité comme un troupeau d'esclaves pour nourrir le monarque et ses courtisans ; l'ennemie de la religion ; l'amie du colonialisme, enfin : l'ennemie de la connaissance. » Bref, « une doctrine injuste aussi infecte qu'une plaie putride ». Et à une deuxième question : « Qu'est-ce que la démocratie ? », répond : « Le contraire de la monarchie, le pouvoir revient à une majorité du peuple. » La conclusion va de soi : « Le roi absolu qui use de bonnes paroles mais dont son cœur reste méchant » doit disparaître. Mais comment instaurer la démocratie ? Saloth Sar n'en dit rien, alors qu'il est déjà membre du PCF.

Dans sa thèse de doctorat ès-sciences économiques : « La paysannerie au Cambodge et ses projets de modernisation », défendue en décembre 1955, Hou Youn procède d'abord à une analyse de l'évolution

historique du Cambodge. À l'époque féodale et jusqu'à l'établissement du protectorat français (1863), le monarque est propriétaire de toutes les terres qui sont inaliénables. Trois classes sociales co-existent : l'aristocratie féodale, les hommes libres, enfin les esclaves et les serfs. Les bénéficiaires d'apanage et autres propriétaires exploitent le paysan. Misère, disette et famine « sont d'autant plus accablantes » que la production reste faible³. L'absentéisme des grands propriétaires et le développement d'une usure florissante sont deux traits fondamentaux de cette période féodale.

À l'époque coloniale, le droit d'usage des terres jusqu'alors précaire se transforme en droit de propriété par le truchement de la mise en place de l'immatriculation foncière et par la délivrance de titres de propriété. Poursuivant son analyse de la paysannerie, Hou Youn distingue plusieurs classes sociales : les propriétaires fonciers qui ne travaillent pas, une « caste de tyrans⁴ » qui votent pour le Sangkum, le parti créé par Sihanouk en 1955 (cf. p. 30), et le parti libéral ; les paysans riches, électeurs du Parti démocrate, parti de la bourgeoisie nationale et de la petite bourgeoisie ; paysans moyens ; paysans pauvres (80 % de la population) qui vendent leur force de travail ; et, pour clore, l'énumération des classes sociales : les ouvriers agricoles, les journaliers, les petits et très petits propriétaires, qui forment le *lumpenprolétariat* des villes (cyclo-pousse, marchands ambulants, etc.). Liste établie, Hou Youn, qui constate l'augmentation de la production et de la richesse nationale, s'interroge : « Où va cette richesse populaire créée par le travail des masses populaires ? Qui profite de la paix maintenue par les Français et des routes et des chemins de fer créés par leurs sciences et leurs capitaux⁵ ? » Pour remèdes, il propose le remembrement, la diminution de la rente foncière et des intérêts usuraires. Et, après avoir reconnu les mérites de l'exploitation capitaliste dotée de moyens modernes de production « sans permettre de résoudre la misère des masses⁶ », Hou Youn avance la solution : la forme collective de production. Le modèle se construit à partir du Groupe d'entraide par le travail – une institution traditionnelle dans les campagnes cambodgiennes. Il faut – dit l'auteur – y avoir participé « pour se rendre

3. Hou Youn, *La Paysannerie au Cambodge et ses projets de modernisation, thèse de doctorat en sciences économiques, Faculté de droit, Paris, 1955, p. 43.*

4. *Ibid.*, p. 152.

5. *Ibid.*, p. 163.

6. *Ibid.*, p. 206.

compte de l'enthousiasme et de l'esprit d'émulation qui l'animent... de la joie et des chants qui l'accompagnent⁷ ». Hou Youn – dont la bibliographie ne cite aucun ouvrage sur l'URSS – s'engage alors sur une voie connue. Du groupe d'entraide spontanée, on passera au groupe permanent (conservation par chacun des moyens de production et prêt des journées de travail) avant que la gestion collective ne déploie sa force dans la coopérative agricole de type semi-socialiste (direction unique ; revenus en fonction des apports en capital et des journées de travail sans appropriation collective des terres). L'État peut encore, par la création de fermes d'État mécanisées, donner aux paysans l'exemple de la mécanisation agricole. Tâches déjà difficiles : aussi Hou Youn s'arrête-t-il là. Il ne suggère pas de passer aux kolkhozes et précise que « pas plus que d'autres, [le Cambodge] ne peut se passer d'achat à l'étranger » ni renoncer à l'aide étrangère⁸.

Quatre ans plus tard, en 1959, après Bandoeng (avril 1955) et le Grand Bond en avant des Chinois (1956-1957) qui – catastrophe humanitaire sans guère de précédent – fascine les tiers-mondistes, Khieu Samphân défend sa thèse sur *L'Économie du Cambodge et ses problèmes d'industrialisation* qu'il a dédiée à Mgr Samdech Preah Upayuvareach (le prince-qui-a-quitté-le-trône), Norodom Sihanouk. Très proche de la vision de Hou Youn sur l'importance capitale et l'arriération de la paysannerie, il inscrit son travail dans le sillage des économistes tiers-mondistes (Samir Amin est cité dans sa bibliographie). Il porte son attention aux aides étrangères, notamment à l'aide américaine dont il fait le procès puisqu'elle « tend à accentuer son intégration [du Cambodge] dans le marché international dominé par les États-Unis qui est à l'origine du sous-développement⁹ ». Aide qui, selon Hou Youn, est davantage un élément du programme de « sécurité » de l'Amérique qu'une contribution au développement du Cambodge. Le fonds de contrepartie n'est-il pas « plutôt destiné à élargir les possibilités de commerce et des investissements américains qu'à contribuer au développement d'un capitalisme autonome¹⁰? » Que faire? Pour l'agriculture, Khieu Samphân se rallie aux solutions de Hou Youn. « La constitution de coopératives de production [qui] pourront s'étendre

7. Ibid., p. 214.

8. Ibid., p. 219.

9. Khieu Samphân, *L'Économie du Cambodge et ses problèmes d'industrialisation, thèse de doctorat en sciences économiques, Faculté de droit, Paris, 1959, p. 65.*

10. Ibid., p. 62.